

LE 8 FEVRIER 1962 A CHARONNE.

Jeunes mariés, futurs parents, jeunes syndicalistes et communistes, parisiens de la proche banlieue, Serge et moi avons décidé de participer à la manifestation (interdite) contre les attentats de l'OAS perpétrés dans la semaine précédente, notamment celui qui avait aveuglé la petite Delphine Renard, et pour crier notre exigence de la PAIX en ALGERIE et l'arrêt de cette « foutue » guerre qui ne portait pas de nom.

Une foule énorme commençait à remonter le boulevard Voltaire depuis la place de la République. L'ambiance était tendue mais fraternelle. Nous avons répondu les uns et les autres aux appels de l'UD CGT, de la FEN, d'autres syndicats, de notre parti et d'autres partis et organisations dont la JC, le PSU, l'UFF et bien sûr le Mouvement de la Paix.

Arrivés à l'intersection de la rue de Charonne, un camarade perché en haut d'un lampadaire, nous demande, comme prévu, de nous disloquer et c'est à ce moment que nous avons entendu un bruit sourd montant de l'asphalte : c'était la police et les CRS avec leurs godillots qui chargeaient les manifestants.

Evidemment, ce fut la panique : nous étions coincés au débouché de la rue de Charonne, juste à la station de métro. Les uns se sont engouffrés dans le métro, mais nous n'avons su que plus tard que les grilles d'accès en avaient été fermées, et nous, les plus « chanceux », avons été poussés dans la rue de Charonne où nous avons pu entrer dans un petit bistrot plein de manifestants comme nous. Un ado de 15 ans, la tête ensanglantée, pleurait en appelant sa mère. Nous l'avons pris en charge et c'est ainsi que ma belle serviette toute neuve qui contenait la première brassière à tricoter pour mon bébé a servi à panser ce petit jeune !

Dans le même temps, nous voyions dans la rue les traces enflammées des balles tirées par les CRS coursant des manifestants. Tout à coup, un CRS, pensant sûrement qu'il était suivi par ses acolytes, a fait irruption dans le bistrot, son arme pointée sur nous. Je pense que lorsqu'il a vu nos visages fermés et surtout qu'il était seul (je pense que notre colère était telle que nous l'aurions lynché), il est ressorti du bistrot. Je dois dire que plus jamais je n'ai eu peur comme à ce moment-là !

Nous avons échappé de justesse au massacre sans savoir, sur l'instant, que NEUF D'ENTRE NOUS avaient été assassinés là, à 20 mètres de nous. Cela n'est que le lendemain avec l'HUMA que nous l'avons appris.

Trois jours après, plus d'un million de personnes ont suivi le cortège, une foule digne, silencieuse, certaines d'entre elle venant directement de leur domicile, les autres en cortège depuis leur entreprise, usine ou lieu de rassemblement collectif, traversant PARIS, portant des monceaux de gerbes de fleurs. Ils accompagnaient DANIEL FERY, 15 ANS !, ANNE GODEAU, JEAN-PIERRE BERNARD, SUZANNE MARTORELL, RAYMOND WINTGENS, FANNY DEWERPE, dont le fils Alain deviendra un écrivain historien reconnu, EDOUARD LEMARCHAND, HIPPOLYTE PINA et MAURICE POCHARD, au cimetière du PERE LACHAISE, dernière demeure de tous les Martyrs comme ceux de la Commune. Je n'ai pu assister à cette cérémonie, Serge nous y a représentés tous les trois.

Depuis le 8 février 1962, quelle que soit la manifestation, j'ai toujours eu une peur panique des CRS !

Mireille DELIEGE, USR CGT ARLES.